

Thierry ROLLET

LE DERNIER DES ARYENS  
*Hitler face aux Aryens – tome 1*

(extrait)

© éditions du Masque d'Or, 2023 – tous droits réservés

## PROLOGUE

Khédir Aung Rabindranath Al-Keshirkhan, 18ème du nom, avait pour principale distraction en ses États de visiter sa collection d'arbres nains.

Lorsque, environ trois mille ans plus tôt, c'est-à-dire en 1062 avant JC très exactement, son lointain aïeul Djamshed Aung Sri Al-Keshirkhan avait fondé sa principauté, il ne l'avait voulue ni grande ni grandiose. La sagesse de cette très ancienne dynastie, qui était proverbiale du delta du Gange à la vallée de l'Indus, préconisait la limitation de toute forme d'ambition. Keshirkhan était donc, depuis trente siècles, restée une oasis de sagesse au sein d'une immense péninsule continuellement déchirée de conflits. Mais jamais Keshirkhan n'avait eu à subir d'invasion ou de pillage. Sa petitesse, que ses voisins appelaient au début « faiblesse », la rendait négligeable ; elle n'était pas un adversaire potentiel. Certes, les richesses qu'elle possédait, principalement issues de son sol, auraient pu en faire une proie de choix pour toutes sortes d'aventuriers. Cependant, l'idée de priver la dynastie régnante de ses bijoux n'était pour ainsi dire jamais venue à l'esprit du plus téméraire des bandits, ceci à cause d'un événement extraordinaire, survenu cent ans seulement après la fondation de la principauté.

Jusqu'à ce jour, ses habitants s'étaient installée dans une région montagneuse, dont ils occupaient l'un des sommets. Puis, un beau jour, quelques heures avant le lever du soleil, surgit du ciel un long sillage de feu, qui plongea vers le territoire en question. On entendit alentour une très violente déflagration, qui fit trembler les montagnes et, disaient des textes archaïques, « *troubla si profondément les dragons qui habitent sous la terre que, vingt-sept jours et vingt-sept nuits durant, ils crachèrent des gerbes de flammes qui incendièrent Keshirkhan tout entière, tandis que des ténèbres opaques s'abattaient tout alentour.* »

D'après des interprétations de savants modernes, il s'agissait d'un aérolithe qui, après s'être écrasé sur la montagne, provoqua des phénomènes calorifiques et lumineux, à tel point que les peuples voisins purent croire le petit État ravagé par un formidable incendie, tandis qu'un gigantesque nuage de cendre et de poussière, soulevé par l'explosion de la masse incandescente, brouillait l'atmosphère jusqu'à masquer la lumière solaire pendant plusieurs jours.

C'est donc vingt-sept jours et vingt-sept nuits après la catastrophe que quelques étrangers en armes pénétrèrent sur le territoire de Keshirkhan. Un immense cratère se trouvait maintenant creusé dans la montagne. Les intrus voulurent y descendre mais furent repoussés, dit la légende, « *par des géants aux cheveux de feu clair qui, dans leurs mains meurtrières, tenaient la foudre et la lançaient sur les assaillants.* » Quoi qu'il en fût, nul n'osa plus désormais se risquer aux abords du grand Cratère – mot qui devint alors l'équivalent, presque la traduction de « Keshirkhan » – où, pensait-on, vivaient à présent des êtres fantastiques, sinon démoniaques.

Les craintes des rajahs qui avaient envoyé leur troupes là-bas et redoutaient à leur tour une invasion des « géants de feu » furent vaines : Keshirkhan ou le Cratère ne renonçait pas à sa sagesse

millénaire, malgré le prodige accompli dans ce territoire ainsi reformé. En revanche, tout le monde ignorait ce qui se passait dans ce mystérieux univers, d'où aucune apparence de vie ne semblait vouloir sortir.

Il en fut ainsi jusqu'en 1862, date à laquelle commencèrent les incursions des troupes coloniales anglaises dans cette région des Indes. Le 23 mars de cette année, le 12<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria franchit les limites du Cratère et... disparut sans laisser de traces ; nul n'en revit jamais un seul officier, soldat ou canon. Le 8<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de la Compagnie des Indes subit le même sort environ six mois plus tard. Par la suite, les Anglais, ayant à mâter les révoltes autochtones, perdirent jusqu'au souvenir de l'existence de Keshirkhan.

Il fallut donc attendre plus d'un demi-siècle pour voir le Cratère sortir de son isolement délibéré. On apprit alors l'existence de son actuel souverain : le prince Khédir XVIII, qui paraissait fort désireux d'abattre tous les préjugés et autres superstitions qui confinaient son pays – et il y réussit parfaitement. En peu de mois, la presse du monde entier plaça Keshirkhan et son prince à la Une. Des livres circulèrent, traduits dans toutes les langues, retraçant l'histoire, plus ou moins légendaire, de cette nouvelle nation qui s'ouvrait ainsi au monde extérieur. En effet, le prince Khédir voulait faire de son territoire une nation à part entière, apte à jouer un rôle sur la scène mondiale. Il convia donc les différentes puissances à lui envoyer des ambassadeurs, tout en sollicitant leur accord pour la réciproque.

Le premier pays à accomplir ce geste d'amitié et de reconnaissance bilatérale fut, bien entendu, le Royaume-Uni, si proche qu'il était de Keshirkhan grâce à son empire colonial des Indes – peut-être comptait-il retrouver ainsi pacifiquement la trace de ses soldats jadis disparus... Puis, vinrent les pays européens les plus dynamiques : la France, la Suisse et la Belgique.

Émerveillés, les diplomates étrangers découvrirent, au sein d'un immense cratère de quelque 2000 kilomètres de pourtour, une sorte d'Éden comme seuls les *Contes des Mille et Une Nuits* savent en évoquer ; les 350000 âmes qui le peuplaient vivaient au sein d'une nature parfaitement domestiquée ; toutes les habitations, sans être des palais, montraient une architecture si harmonieuse, si supérieurement équilibrée qu'elle eût presque ridiculisé les plus beaux castels de la vieille Europe. En outre, grâce sans doute au très lointain impact de l'aérolithe géant, le pays pouvait communiquer avec une sorte de mer souterraine, qui lui assurait un inépuisable réservoir de vivres.

Bien que les mœurs de cet État parussent assez moyenâgeuses aux nations dites civilisées, on put remarquer que les indigènes, qui se dénommaient *Keshirs*, possédaient une science et une technologie des plus avancées, que le monde extérieur ne devait découvrir que petit à petit...

Les plus grandes puissances, quant à elles, boudèrent tout d'abord Keshirkhan. L'URSS, jeune alors et fanatisée, pensait qu'un État aussi arriéré dans ses traditions, notamment gouvernementales, ne méritait pas d'embrasser le drapeau rouge ; la Chine était déchirée par des luttes intérieures entre nationalistes et communistes ; les États-Unis, fidèles à leur politique isolationniste du moment, ignorèrent superbement ce micro-État, ce qui lui valut d'être repoussé lorsque, par un message adressé personnellement par son prince au Président Franklin D. Roosevelt, il émit le désir d'entrer dans la Société des Nations.

D'autres pays, tels que le Japon, l'Italie et l'Allemagne n'avaient pas répondu aux offres diplomatiques du Cratère. Ils semblaient d'ailleurs atteints de troubles internes si étranges que le temps avait dû leur manquer pour ce faire... Enfin, l'Allemagne venait de donner une réponse positive. Et c'était à elle que songeait le prince Khédir, tout en visitant sa collection d'arbres nains...





# CHAPITRE I

## LE PRINCE INVITÉ

L'arrivée de son Grand Vizir dans le jardin d'agrément ne parut pas arracher le prince à la contemplation d'un spécimen particulièrement rare de bonsaï, dont il caressait d'une main presque affectueuse le tronc réduit au diamètre de son poignet, les branches et les feuilles minuscules.

– Khédir, ô mon prince, dois-je recevoir l'ambassadeur d'Allemagne à ta place ?

Le souverain du Cratère et son Grand Vizir étaient frères de lait, de sorte qu'une certaine familiarité avait toujours régné entre eux ; en même temps, elle était si respectueuse de la part du Grand Vizir qu'elle semblait faire partie de l'étiquette.

– Regarde, Zérak, dit le prince. Cet eucalyptus n'est-il pas une merveille ?

– Le moment n'est pas aux merveilles, Khédir.

– Je sais. Il en est aux masques diplomatiques. Vois-tu, Zérak, le monde extérieur auquel nous voulons nous ouvrir nous a déjà pervertis en nous enseignant malgré nous le mensonge. C'est décourageant... !

– Ta voix me prouve que tes préoccupations sont autrement plus graves.

– Toujours aussi subtil !

Le prince vint au premier de ses dignitaires pour lui poser familièrement la main sur l'épaule.

– Oui, tu as deviné juste : je redoute la visite de cet ambassadeur allemand.

– Ce n'est pas un simple diplomate, c'est leur Ministre des Affaires Étrangères en personne, souviens-t-en.

– Raison de plus pour le redouter. L'Allemagne paraît désormais affligée d'un gouvernement aux idées si... particulières, d'après les renseignements que nous tenons des autres diplomates déjà reçus à Keshirkhan, que je ne recevrai pas sans appréhension l'un de ses ministres. On nous a rapporté tant de choses...

– « À la langue du perroquet, préfère les yeux du tigre », dit le plus sage de nos proverbes. Va donc, je crois qu'il t'attend déjà dans la salle des audiences.

Ce n'était qu'un conseil avisé. Après avoir quitté le jardin d'agrément, Khédir se dirigea donc vers cette salle contiguë à celle du trône, dans laquelle il avait pris l'habitude, depuis la date où il recevait les envoyés du monde extérieur, de faire patienter ceux-ci avant de les entretenir. La magnificence de la pièce, et surtout le métal – inconnu hors de Keshirkhan – qui en tapissait le sol et les murs contribuait efficacement à perpétuer la légende qui donnait au peuple du Cratère son aura de mystère, donc de respect...

Khédir s'assit sur un moelleux sofa semi-circulaire. Comme de coutume, Zérak, qui l'avait suivi, avait pris place à l'extrémité droite. L'envoyé de l'Allemagne n'était pas encore là ; sans doute, comme beaucoup de visiteurs, il avait pris le temps d'admirer les sculptures de la galerie conduisant à la salle du trône. Zérak murmurait déjà qu'un retard était une offense quand son prince lui imposa silence : la haute porte de métal plein, dont chacun des deux vantaux était coulé d'une seule pièce, pivotait, hâlée par deux géants demi-nus. Un officier la garde princière parut, qui claironna :

– Son Excellence l'envoyé du 3ème Reich allemand, le Seigneur Joaquim von Ribbentrop !

Le petit homme malingre, au crâne dégarni, entra comme s'il marchait sur des œufs,

impressionné au dernier degré. Ses yeux, roulant dans leurs orbites derrière ses lunettes rondes, ne parvenaient pas à se fixer sur le prince, qui s'était levé pour l'accueillir et s'inclinait, mains jointes à la hauteur du buste.

– Que Keshirkhan vous soit propice, estimable visiteur ! Dit-il en souriant.

« L'estimable visiteur » retrouva alors tous ses esprits :

– *Heil Hitler* ! Clama-t-il le bras levé, répondant à l'affabilité de son hôte par une espèce de raideur militaire.

– Je vous prie de prendre place, reprit le prince en désignant l'extrémité gauche du sofa. Si bon vous semble, nous pourrions nous entretenir tout de suite, tout à fait commodément, des affaires qui vont rapprocher nos deux pays.

Ribbentrop s'assit avec précaution sur le bord du sofa, comme s'il craignait d'être englouti parmi les multiples coussins qui le garnissaient et dont un seul eût d'ailleurs suffi à cette tâche. Il voulut commencer par une flatterie :

– Le palais de Votre Altesse est une prestigieuse et même une mirifique réalisation. Et l'allemand de Votre Altesse est d'une pureté presque germanique.

– Merci, Monsieur le Ministre, répondit simplement le souverain.

– Son Altesse parle également l'anglais, le français et toutes les langues utilisées par nos honorables visiteurs et alliés, précisa Zérak. Elle s'est fait un devoir de les apprendre.

– À présent, reprit Khédir, veuillez Nous dire quel message Nous adresse le premier dirigeant de votre pays, afin que Nous sachions comment combler ses vœux.

Ribbentrop se gonfla d'air :

– Le Führer Adolf Hitler, chef du grand Reich allemand, m'a chargé de présenter à Votre Altesse ses respectueux hommages, ainsi que de Lui renouveler son invitation à se rendre à Berlin, à l'occasion des grandes fêtes qu'il compte donner dans quelques jours.

– L'honneur que me fait le Führer m'agréé infiniment, affirma le prince, abandonnant le pluriel protocolaire. Jamais encore aucune nation de m'avait fait pareille offre.

– C'est parce qu'aucune nation autre que le Reich ne pouvait honorer Votre Altesse selon Son rang. D'ailleurs, la seconde proposition de mon Führer ne manquera pas, j'en suis sûr, de combler Votre Altesse jusqu'au-delà de Ses désirs.

– Vraiment, Monsieur le Ministre ? M'apprendrez-vous de quoi il s'agit ?

– Avec la permission de Votre Altesse, je préférerais laisser à un noble serviteur du Reich l'honneur de L'instruire sur ce point. Il se présentera devant Votre Altesse au jour et à l'heure qui conviendront à Votre Altesse.

Chaque fois qu'elle prononçait ce titre, la voix du ministre prenait des inflexions d'une grandiloquente servilité, sans paraître remarquer l'orage qui grondait dans le regard de son vis-à-vis, le Grand Vizir.

– Me direz-vous le nom de ce second honorable messenger ? S'enquit le Prince.

– Lieutenant Rudolf Brandt, des *Schutz Staffeln*<sup>1</sup>.

Ribbentrop s'empressa d'ajouter :

– Que Votre Altesse ne s'offense pas de l'ambassade d'un officier subalterne. Le lieutenant Brandt étant le bras droit du *Reichführer* Heinrich Himmler, Ministre de l'Intérieur, et celui-ci se trouvant

---

<sup>1</sup>*Schutz Staffeln (SS)* = « groupes de protection », milice paramilitaire composant la garde personnelle du Führer. Ses membres en civils composent la Gestapo ou police politique du gouvernement nazi. Les *Waffen SS*, quant à eux, sont les troupes combattantes de la SS.

empêché par des tâches d'une extrême importance pour le service du Reich, c'est tout naturellement qu'un tel messenger fut désigné pour accomplir une si noble mission.

**Lisez la suite dans LE DERNIER DES ARYENS**  
**(en vente sur ce site)**